

LE

CANADA MUSICAL

REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS.

Vol. I.

MONTREAL, 1^{er}. AOUT, 1867.

No. 12

LE CANADA MUSICAL,

Publié le 1^{er} de chaque mois
PAR ADELARD J. BOUCHER,
Editeur-Propriétaire.

Bureau, à Montréal,
Rue Notre Dame, No. 260.

ABONNEMENT, avec PRIME,

\$1.00 par année,

Rigoureusement payable d'avance.

10 centins le Numéro.

PRIME EXCEPTIONNELLE

présentée aux Abonnés du

CANADA MUSICAL.

Chaque abonné, en acquittant le montant de son abonnement, (\$1.00 par année,) aura droit de reprendre, en morceaux de musique désignés ci-dessous, à son choix, — pour la valeur d'une piastre, — montant entier de son abonnement.

Morceaux offerts au choix des abonnés.

La Mascara Quadrille.....	Dorémus.....	50	cts.
Jacques Cartier Quadrille....	De Terlac.....	50	"
Hippocrate Quadrille.....	Valade.....	50	"
Les Acadiens Quadrille.....	Desjardins.....	50	"
Les Canotiers du St. Laurent.	Boucher.....	50	"
La Confédération Quadrille..	Casorti.....	60	"
Platon Pôlichinelle Quadrille.	Legendre.....	50	"
Roberval Quadrille.....	De Terlac.....	50	"
Russian Carriage Song Galop.	Rellé.....	50	"
La Couronne de lauriers.....	Lavallée.....	75	"
Souvenir de Sabatier, Valses..	Boucher.....	50	"
L'oiseau-mouche.....	Lavallée.....	50	"
The Bonnie Blue Flag.....	Southern.....	50	"
Lœtitia—Caprice de Salon....	Casorti.....	35	"
Notre Religion, (Chant national)	Olivier.....	30	"
Il me l'avait promis, Romance.	Henrion.....	30	"
Dieu, mon enfant.....	Robillard.....	30	"
Jolly dogs Galop.....	Boucher.....	30	"
Rosée amère, Romance.....	Abt.....	25	"
Le Dr. Grégoire, Chansonnette.	Nadaud.....	25	"
Petite Alouette, Romance.....	Peltier.....	25	"
Grande Marche Canadienne....	Sabatier.....	25	"
Mazurka des Etudiants.....	Mignault.....	15	"

Les abonnés de la campagne devront inclure un timbre de poste de .05 centins, pour payer le port des morceaux qu'ils choisiront et qui leur seront expédiés, par le retour de la maille.

SOMMAIRE.—Gaetano Donizetti, par Léon Escudier (*suite et fin*).—Aneçdote musicale.—Description générale de l'orgue (*suite et fin*).—Indiscrétions et confidences, d'un mélomane.—Un souvenir de Gluck par Pierre Rosenkranz.—L'Habit noir d'un homme de génie.—Poesie : l'Orgue, par C. Harlet.—Suspension de la publication du Canada Musical.—Conseils de Robert Schumann aux jeunes musiciens, (*suite et fin*).—Calendrier.—Annonces.—Table des matières du premier volume.

GAETANO DONIZETTI.

(Suite et fin.)

LES DERNIERS MOMENTS DE DONIZETTI.

Donizetti quitta Vienne pour revenir à Paris. Déjà il ressentait par moments les premiers symptômes de ce mal mystérieux, fatal, impitoyable, contre lequel devaient se briser tous les efforts de la science, tous les soins de ses amis; mais ce n'était que par de rares intervalles et sans conséquences sérieuses. La vigueur de l'âge et cette espèce d'insouciance, ou si l'on veut mieux, de confiance dans l'avenir, lui firent négliger ces terribles précurseurs de la maladie qui devait le conduire au tombeau; il eut tort. Mais il était au midi de la vie; il effeuillait au vent de la gloire ses plus belles années, celles de la virilité; il laissait le cours libre à son imagination bouillante, il lui tardait de revoir la ville d'où rayonne la célébrité, et qui lui avait déjà tressé les plus belles couronnes. Il se trouva un peu fatigué du voyage, lui qui ne connut jamais la fatigue et qui composait en chaise de poste; il arriva, la tête peuplée de mélodies nouvelles, l'œil plein de promesses, la main impatiente de serrer celles de ses amis. Mais ceux de ses amis qui l'affectionnaient d'avantage, et qui partant, le connaissaient mieux, se seraient aperçus, s'il l'eussent examiné de plus près et plus longuement, que cette tête était plus lourde, que cet œil était enfiévré, que cette main avait de soudains frémissements au contact des leurs.

Toutefois, personne ne se douta du changement que le séjour de Vienne avait opéré dans la santé du maître. On alla le voir comme d'habitude, et comme d'habitude on le trouvait les cheveux en dé-

sordre, les joues empourprées, le regard allumé, penché sur son pupitre et couvrant de notes les feuilles réglées au pentagramme, et qui se succédaient rapidement sous sa main infatigable.

La porte s'ouvrait de temps en temps pour laisser entrer un nouveau visiteur, — car sa porte n'avait jamais de gardien; Donizetti travaillait au bruit de la discussion la plus animée; — le courant d'air qui s'établissait faisait voler ou éparpillait les feuillets; Antonio, son domestique, était là, tout près à les ramasser et à les classer patiemment.

Seulement, et c'est ce qui étonnait ses amis, jusqu'alors Donizetti avait laissé les causeurs aller bravement leur train; et s'était borné à jeter, par-ci par-là, quelques monosyllabes dans la conversation, sans cesser de travailler, cette fois, il était d'une loquacité extraordinaire; il parlait à tous et de tout avec une volubilité étrange, il insistait sur les moindres détails, il donnait aux particularités les plus futiles une importance qu'elles étaient loin de mériter. Ses amis s'étonnèrent, et il y en eut même qui s'en montrèrent un moment inquiets; mais ils n'osèrent pas se communiquer leurs remarques dans la crainte de passer pour des prophètes de malheur.

Donizetti était descendu comme d'ordinaire à l'hôtel de Manchester, rue Grammont.

Un jour vers onze heures du matin, son ami Accursi alla le voir; Antonio lui dit que le maître ne l'avait pas sonné, que probablement il avait travaillé très-tard et qu'il dormait encore. Accursi ne voulut pas qu'on l'éveillât; il prit un journal et attendit. Au bout d'une demi-heure, Antonio, qui lui-même était un peu inquiet, gratta doucement à la porte de son maître; il attendit quelques secondes, puis il frappa. N'entendant pas de bruit, il ouvrit la porte et poussa un cri. Accursi accourut; Donizetti était étendu sur le parquet, sans connaissance. Est-ce en se couchant, est-ce en se levant, ou dans la nuit qu'il était tombé là, au pied de son lit. On ne put le savoir. Accursi après avoir aidé Antonio à le remettre au lit, s'en fut en deux bonds chercher un médecin. Il en trouva un au carrefour Gaillon, et l'emmena à l'hôtel de Manchester; en même temps il manda le docteur Ricord, le médecin et l'ami du pauvre artiste.

Les premiers soins du docteur du carrefour Gaillon firent cesser cet évanouissement ou cette léthargie de Donizetti; puis Ricord arriva, qui félicita son confrère et l'applaudit de n'avoir pas pratiqué une saignée. Elle eût été fatale.

En présence de la menace d'une congestion cérébrale, Ricord, qui n'a jamais connu l'orgueil, demanda une consultation avec les docteurs Andral et Rostan. Les trois savants étaient, le lendemain matin, au chevet du malade, qui, à la suite de prescriptions faites par Ricord, avait passé une nuit assez calme, et qui causait comme d'habitude.

On lui fit nombre de questions; le maître y répondit avec facilité, avec lucidité; on dut même lui recommander de modérer un peu sa faconde.

Il ne tint pas compte de cette exhortation. Au milieu de son éloquence turbulente, il expliqua comme quoi il avait en lui deux sources d'inspiration; il les sentait, il pouvait en désigner le siège; l'une, à gauche, était celle de la musique bouffe; l'autre, à droite, celle de la musique sérieuse. C'était au point que lorsqu'il composait, il sentait comme une espèce de soupape s'ouvrir à gauche ou à droite, selon le genre de musique auquel il travaillait; c'était à gauche ou à droite que le brâsier s'enflammait, et que cette moitié de lui-même était fatiguée après les longues heures d'une journée laborieuse pour l'enfantement de l'œuvre.

Les docteurs échangèrent à la dérobée un regard significatif. Ce regard voulait dire qu'ils craignaient pour la raison du malade. Mais quelqu'un qui était présent à la consultation, Accursi, je crois, ou le fidèle Antonio, s'empressa de dire que le brillant compositeur avait déjà, depuis plusieurs années, exprimé la même idée. Cette assertion rassura M. Andral qui se promit de prendre note de la bizarre manifestation du musicien.

Si Donizetti a dit vrai en principe, il a dû se tromper sur les détails. Ce n'était pas du côté droit qu'était la source de l'inspiration pour la musique sérieuse; *Lucie* a dû sortir du côté du cœur.

La raison du malade n'était pas, d'ailleurs, affectée le moins du monde, et les trois médecins ne tardèrent pas à se consulter. Cette consultation et le traitement qu'elle amena, améliorèrent bientôt l'état de Donizetti. Il eut même un renouveau de santé et de vigueur. L'amour du travail revint plus impérieux que jamais... Décidément il était guéri. — Hélas! non. C'était le dernier éclat que jette la flamme d'une lampe près de s'éteindre. — Voici comment cet éclat se manifesta.

Vatel était alors directeur du Théâtre-Italien; de ce beau théâtre qui depuis... mais alors, il était dans toute sa splendeur. Les succès de *l'Elisir* et de *Don Pasquale* étaient trop présents à sa mémoire pour ne pas lui faire essayer d'une démarche auprès de Donizetti, qu'il avait là, à deux pas de lui, presque sous sa main.

La tentative réussit... Ne vous disais-je pas que l'amour du travail était revenu plus vif que jamais chez le compositeur?

On chercha le sujet. Donizetti caressait depuis longtemps le *Sganarelle* de Molière... Qu'on nous permette de le citer sous le titre. Cette comédie avait été réduite en italien ou plutôt adaptée à la scène italienne par un auteur dramatique, des plus favorablement connus dans la Péninsule, le comte Giraud. Malgré son nom français (qu'on prononce en italien Dgiroud), le comte était issu d'une noble famille romaine. Ce fut un de ses ancêtres qui fit construire, en dehors de la porte Pauphili, un palais ayant la forme d'un vaisseau, et à cause de cette figure appelé *il vascello*. Lors du bombardement de Rome, en 1849, le palais-vasseau se trouvait entre la ville assiégée et le camp

français. Une légion d'Italiens, au nombre de 350, commandés par ce même général Médici, qui associa plus tard sa fortune à celle de Garibaldi, et dont le nom brille aujourd'hui aux premiers rangs de l'armée italienne, s'était renfermée dans cette villa, dans ce palais, dans cette redoute improvisée, et la défendait bravement. Pendant tout le siège de Rome, cette poignée d'hommes soutint l'attaque de nos troupes. Notre artillerie dut être employée à regret, pour en avoir raison; il fallut démenteler le vaisseau étage par étage, j'allais dire pont par pont. Le dernier étage démoli, les Italiens descendirent à l'étage inférieur, ainsi de suite jusqu'au rez-de-chaussée. Là il se comptèrent: de 350 il n'en était resté que 75; encore eussent-ils continué si les munitions ne leur avaient fait défaut; ils furent obligés de se rendre. Le général français, voulant honorer la bravoure, même chez l'ennemi, fit rendre l'épée au général Médici. On a vu plus tard s'il a su s'en servir... Mais revenons à son illustre compatriote.

Donizetti n'ayant pas dans ses cartons l'arrangement ou l'imitation de Giraud, écrivit à M. Raoul-Rochette, bibliothécaire, en le priant de la lui prêter. On dessina le scénario, les scènes furent tracées, les morceaux de musique indiqués, et le poète qui avait déjà collaboré avec Donizetti au poème de *Don Pasquale*, M. Jean Ruffini, se mit à l'œuvre pour versifier le scénario de *Sganarelle*.

Mais, si facile que fût le travail du poète, si rapide que fût l'improvisation du musicien qui avait composé *l'Elisir* en dix-neuf jours, Vatel ne put se résigner à attendre le nouvel ouvrage. Il revint chez Donizetti, et le pria instamment de chercher, en attendant, parmi ses anciennes partitions, celle qui pourrait, avec quelques changements, figurer le mieux sur la scène qu'il dirigeait et qu'il exploitait.

Donizetti l'envoya promener.

Une heure après, quand Vatel rentra, il trouva un billet ainsi conçu :

« Cher ami, vous avez fait une mine si piteuse en me quittant que je reviens sur mon refus. J'ai songé à *l'Ajo nell'imbarazzo*. Cherchez cette partition, envoyez-la-moi. Il y a des changements à faire, des morceaux à retrancher, d'autres à intercaler. C'est l'affaire d'une semaine, c'est-à-dire une semaine de retard pour le nouvel ouvrage. »

Le soir même Vatel arriva chez Donizetti avec la partition de *l'Ajo nell'imbarazzo*, et le lendemain le musicien se mit à l'œuvre... Ce fut la dernière fois qu'il pria la plume. Il serait curieux de voir aujourd'hui les modifications qu'a pu apporter Donizetti à cette œuvre de jeunesse qui, cependant, fit le tour de toutes les scènes italiennes, et obtint partout un succès éclatant.

La semaine s'était à peine écoulée que les signes avant-coureurs du mal se manifestèrent de nouveau, et, cette fois, avec plus de force. Les médecins constatèrent une surexcitation nerveuse chez le malade, et lui défendirent expressément de travailler. Antonio enferma dans une armoire tout

ce qu'il trouva de musique et de papier réglé sur le pupitre ou sur le piano du maître, et mit la clef dans sa poche. Mais l'oisiveté était au moins aussi dangereuse que le travail pour une nature aussi ardente, pour une organisation aussi productive que celle de Donizetti. Ne rien faire c'était se laisser mourir. Les docteurs se consultèrent de nouveau et lui conseillèrent de voyager pour se distraire.

— Le voyage ne peut être une distraction pour celui qui a voyagé presque toute sa vie, dit-il aux médecins. J'ai parcouru l'Italie dans toute sa longueur, m'arrêtant à chaque ville..., sans parler de la France et de l'Allemagne. Cherchez autre chose.

Pendant que la science cherchait, la maladie marchait et d'un pas rapide. Brel, l'état du pauvre artiste empira à tel point qu'il ne fut bientôt plus prudent de le laisser sortir seul. La colonne vertébrale commençait à se courber, la tête s'alourdissait, les yeux devenaient chaque jour plus hagards et plus vitreux. Ses amis ne le quittaient plus. Ils se relayaient pour être à côté de lui; mais il fallait agir de ruse, inventer mille prétextes, car Donizetti commençait à s'apercevoir qu'on le surveillait, et cette surveillance l'exaspérait. A peine pouvait-il tolérer la compagnie de son neveu (le fils de son frère, directeur des musiques militaires du Sultan) qu'on avait mandé tout exprès de Constantinople.

La faculté ne voulant pas prononcer son dernier arrêt, prescrivit le séjour dans une maison de santé. C'était dire qu'elle ne pouvait plus rien pour lui. Qui sait! des soins affectueux et incessants, l'air salubre de la campagne, le calme, un miracle peut-être l'auraient guéri. Il était encore trop jeune pour mourir.

On opta pour Ivry et pour la maison de santé du docteur Moreau.

Mais là surgirent de nouvelles difficultés. Comment en parler à Donizetti? Comment lui proposer cette reclusion? Consentirait-il à s'y soumettre? On présentait un refus; pis encore, un accès de colère chez le malade, une nouvelle surexcitation, une exaspération trop dangereuse dans l'état où il était... Il fallait, plus que jamais, recourir à un stratagème.

L'amitié est ingénieuse. Elle chercha et finit par trouver. Voici le résultat de cet innocent complot.

On fit un faux sublime. On inventa une lettre arrivant de Vienne sous le pli de l'ambassade. L'empereur d'Autriche écrivait au maestro de retourner à Vienne pour prendre sa place de *maestro di Capella*.

Expliquons en quelques lignes comment et dans quelles circonstances il fut nommé à cette place si honorifique, et qui avait été occupée, cinquante ans auparavant, par Mozart.

Lors du congrès de Vérone, Rossini avait fait connaissance avec le prince de Metternich. Il composait alors la *Semiramide* à Venise. Depuis cette époque il a toujours entretenu une correspon-

dance assez suivie avec le célèbre diplomate, qui était aussi un grand amateur de musique, et, par conséquent un admirateur sincère du maître immortel. Même peu de temps avant la mort du prince. Rossini reçut de lui une charmante lettre dans laquelle se trouve cette phrase :

“ On dit, cher maestro, que vous possédez de nombreux trésors d'harmonie, que vous faites entendre à quelques privilégiés. Ah ! cher maître, vous devriez bien les répandre, car il n'y a jamais eu d'époque où on ait eu autant besoin d'harmonie que celle-ci.”

Ce fut sur le conseil de Rossini, et sur sa recommandation, que le prince de Metternich avait fait nommer Donizetti compositeur de *Camera* de S. M. I. et R. Apostolique, après la première représentation de *Linda di Chamounix*.

Le pauvre malade tomba pleinement dans ce piège, tendu, d'ailleurs, en de très-louables intentions. Il oublia sa santé si chancelante, ordonna à Antonio de faire les malles, et Antonio qui était naturellement dans le secret, ne se le fit pas dire deux fois. Seulement le brave homme hésita à décider s'il devait y mettre ou non de la musique. Il espérait toujours, lui ! Il espéra jusqu'aux derniers moments.

On se mit en voyage. On avait fait atteler à sa voiture deux chevaux de poste, conduit par un postillon en livrée. Les amis serrèrent la main au maître et lui souhaitèrent un bon voyage. Donizetti répondit à leurs adieux, et fouetta postillon !

Mais une autre voiture suivait à distance la première. Là étaient le neveu de Donizetti avec un ou deux amis et Antonio. Le postillon avait le mot d'ordre. Arrivé à Ivry, il fait cabrer son cheval, pousse un juron formidable, et se jette en bas de sa selle. Donizetti, qui dormait, s'éveille en sursaut et demande ce qui est arrivé. Le postillon lui apprend, en maugréant, qu'un essieu s'est brisé, qu'il faut s'arrêter, envoyer chercher un charbon, si l'on ne préfère écrire à Paris pour y demander une autre voiture. Mais où descendre au milieu de la nuit ? — Tenez, dit le postillon, voici un hôtel, je vous engage à y passer la nuit ; demain nous aviserons. Au surplus, nous ne pourrions avancer d'un pas.

Le compositeur descend en bâillant. Le directeur de la maison de santé d'Ivry, M. Moreau, le reçoit en effectant les façons officieuses d'un propriétaire d'hôtel. On installe Donizetti dans une chambre très-comfortable. Le lendemain le neveu, ses amis et Antonio, qui sont censés avoir été avertis de l'accident, arrivent pour le voir. Puis, peu à peu, on le décide à s'arrêter un jour encore, et un autre, et le suivant, jusqu'à ce que le docteur finit par défendre la porte d'autorité, et entreprit le traitement. Malheureusement, quoique les soins qu'on lui prodigua fussent des plus intelligents, le mal avait fait de tels progrès qu'il était désormais impossible de l'arrêter. L'intelligence était at-

teinte ; le ramollissement du cerveau avait commencé.

De la maison de santé d'Ivry on transporta le pauvre malade aux Champs-Élysées, avenue Chateaubriand. Là au milieu d'un jardin ravissant, on avait dressé une tente tout entourée de ces fleurs que Donizetti aimait à l'adoration, on traînait le fauteuil de “ ce sublime insensé, ” — qui n'opposait plus, hélas ! aucune résistance. On n'avait plus besoin de feindre ou de mentir pour être obéi ! ..

Là, entouré de son neveu et de ses amis, qu'il ne reconnaissait déjà plus, il attendit, ou plutôt on attendit que la saison des grandes chaleurs fût passée pour le ramener en Italie.

Enfin, on le transporta à Bergame, sa ville natale. Son neveu et Antonio l'accompagnèrent. Il y resta encore quelque temps chez madame Bazzoni... Puis, la flamme de la vie s'éteignit lentement, comme s'était éteinte celle de l'intelligence.

Quelques jours avant sa mort, un orgue avait joué dans la rue, — sans savoir sous quelle fenêtre il jouait, — le chant final de *Lucia*. On vit alors dans l'œil vitreux du mourant s'allumer une clarté soudaine ; quelque chose comme un sourire plissa ses lèvres, les muscles de son visage eurent un tremblement nerveux... Puis la tête retomba sur sa poitrine. Il avait pu dire, comme Edgard de Ravenswood : *Ah ! ma Lucie* (1) !

Étrange coïncidence ! le jour même où la victoire de Goïto était remportée par les Italiens sur les Autrichiens, au moment où les cloches sonnaient à toute volée, où le canon tonnait, où les vivats éclataient de tous côtés dans les rues, au milieu de cette fête nationale, de cette jubilation d'une ville tout entière, Donizetti rendait le dernier soupir.

1848 était trop gros d'événements politiques pour qu'on eût pu pleurer dignement la mort de ce grand compositeur. Toutefois, le lendemain, Bergame, ayant appris la triste nouvelle, fit taire les cris de joie que le fait de Goïto avait excités et la population accompagna en larmes les dépouilles de Donizetti à son dernier asile.

Plus tard l'illustre sculpteur Vela lui éleva un mausolée, qui fut inauguré avec toute la pompe due à un des compositeurs les plus féconds et les plus distingués d'Italie.

LEON ESCUDIER.

FIN.

(1) Un des amis de Donizetti, un des poètes qui lui ont fourni de belles pages d'album, M. Achille de Lauziers, a écrit une touchante pièce de vers sur les *Derniers moments de Donizetti*, dans laquelle il met en relief cet intéressant détail. Ce petit poème a été mis en musique par M. Ach. Montouro et chanté avec succès à la salle Herz, par Roger, pour qui il avait été écrit.

ANECDOTE MUSICALE.

Les anecdotes inédites qui se rattachent aux compositeurs célèbres offrent naturellement un vif intérêt. La mine est loin d'être épuisée, et nous pouvons en extraire quelques parcelles d'or. Voici en quels termes un homme, qui a vu de près la plupart des célébrités de notre époque, nous a raconté sa première entrevue avec Méhul :

« Un jeune élève de Gluck, nommé Méhul, jusqu'alors connu seulement par quelques compositions de piano, mais qui portait sur sa physionomie expressive l'empreinte du génie et des grandes passions, venait de faire représenter sur la scène de l'Opéra-Comique son premier ouvrage, intitulé : *Euphrosine et Coradin*. Cette composition avait produit la sensation la plus vive. Science, grâce, esprit, fraîcheur, énergie, tout s'y trouva réuni. Les connaisseurs et le public étaient d'accord pour affirmer que cet ouvrage, où la richesse de l'harmonie s'unissait à la vérité de l'expression dramatique, devait faire époque dans l'école française.

J'étais impatient d'entendre *Euphrosine et Coradin*. Je me rendis un soir de bonne heure au théâtre où je me plaçai sur le second rang d'une des loges de la galerie. Bientôt vinrent s'asseoir derrière moi, sur la banquette du fond, trois spectateurs, parmi lesquels se trouvait un jeune homme d'une figure maigre et pâle, mais d'une expression remarquable.

L'ouverture est entendue, et le public applaudit avec transport des motifs gracieux, élégants, puis des modulations graves, harmonieuses et d'un effet entraînant. Habitué à me défier de mes premières impressions, je réprime mes applaudissements, et je ne veux me prononcer qu'après un examen approfondi. Je découvre, à chaque morceau du premier acte, l'expression de la nature, le véritable accent qui convient à chaque personnage. Un quatuor, chanté par les trois jeunes sœurs et le médecin Albion, qui les instruit sur le caractère du tyran, me ravit, me transporte, et je ne puis m'empêcher d'exprimer l'enthousiasme que j'éprouve par des applaudissements.

Entre le premier et le second acte, je m'entretiens avec mes voisins de la belle carrière qui s'ouvrait devant l'auteur de cette admirable composition.

— C'est une grande époque pour notre scène lyrique, dit un des trois personnages qui occupaient le fond de la loge. L'Opéra-Comique avait jusqu'à ce jour ravi ses auditeurs par la vérité du chant et le charme de l'expression, Méhul unit à ces dons précieux celui d'une facture large et savante. Son orchestre, sans nuire à ses chants, présente une force d'harmonie, une richesse de modulations, qui annoncent un grand savoir en même temps qu'un sentiment profond. C'est en un mot, l'œuvre d'un grand maître.

— Attendez donc, messieurs, pour vous prononcer, dit le jeune homme à la figure pâle et maigre, qui était tapi au fond de la loge, attendez les actes

suyants, et ne vous pressez pas de classer le nouveau compositeur parmi les maîtres.

Le ton de l'inconnu, en prononçant ces paroles, nous fit soupçonner, à mes voisins et à moi, que c'était un de ces envieux de toute nouvelle célébrité, un de ces critiques implacables de toute création moderne, et nous restâmes en garde contre son opinion.

Le deuxième acte commence par un air ravissant sur ces paroles : *Minerve, ô divine sagesse*, et produit un enchantement universel. Mais bientôt après un duo entre Coradin et la princesse d'Arles jalouse de l'empire que la jeune Euphrosine prend sur le cœur du tyran, ce duo, un des chefs-d'œuvre de la musique dramatique, excite en moi une si forte commotion, qu'à ce mot, *Tremblez !* je crus que la salle était frappée de la foudre. Un mouvement irrésistible me jette en arrière, et je tombe sur les genoux de l'inconnu, dont les traits étaient contractés.

— Excusez-moi, lui dis-je, je n'aurais jamais cru que la musique pût à ce point s'emparer de tout notre être.

Pour toute réponse, l'inconnu m'observe, attache sur moi des regards dévorants, et garde un silence profond.

— Ne partageriez-vous donc pas mon enthousiasme, et celui de tous les spectateurs, dis-je en observant cet étrange personnage, dont je cherchais à interpréter le silence ? Voyez donc le délire de tous ceux qui nous environnent. Entendez leurs applaudissements, leurs acclamations.

L'inconnu me presso dans ses bras, et des larmes de joie s'échappent de ses yeux.

— Seriez-vous, m'écriai-je, l'auteur de cette nouvelle partition, et parlerais-je à Méhul lui-même.

Il ne me répond encore que par un serrement de main.

— Cette scène attire sur nous tous les regards, et Méhul (car c'était lui-même) s'échappe précipitamment de sa loge. (*L'Art musical.*)

UN VIEUX DILETTANTE.

— Les trois morceaux de concours désignés au Conservatoire cette année sont, pour les hommes : le 2e concerto de Chopin, pour les femmes : le 1er concerto de Hiller, pour la classe de clavier, hommes et femmes, le 1er concerto de Herz.

MUSIQUE COPIÉE ET TRANSPOSÉE

au magasin de musique

d'A. J. BOUCHER,

260, Rue Notre Dame.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'ORGUE

CHAPITRE X.

(Suite et fin.)

On transporta dans la musique d'église les intentions dramatiques; on voulut voir parler, marcher, agir les personnages que l'on mettait en scène. La simplicité primitive du chant ne suffisait plus. Les subtilités choliastiques avaient fait leur temps; il fallait, en un mot, de la vie, de l'action. Nul instrument, plus que l'orgue, ne se prêtait à ces merveilleuses combinaisons de la passion, tantôt terrible, éclatant, pathétique. L'homme se montrait davantage dans l'idée religieuse, comme si le besoin de progrès, d'émancipation, avait enrichi même la forme des œuvres saintes. Les grands compositeurs de la fin du siècle dernier, ceux de cette époque, ont fait de la musique d'église qui est la peinture fidèle de ce besoin de leur temps; l'orgue a été leur interprète. Quand les grands chœurs se seront organisés, l'orgue remplira l'office d'un immense orchestre, et l'association de ces deux grands moyens produira de puissants effets encore inconnus. (A. de G. *Encyclopédie du XIX^e siècle*, t. XVIII.)

Bach et Hændel sont considérés comme les plus grands exécutants des siècles passés, mais depuis l'invention et l'introduction dans l'orchestre des instruments modernes, l'orgue a perdu le premier rang auquel ces grands maîtres l'avaient placé, pour descendre au second rang. Et cependant, jamais orchestre ne peut remplacer un grand orgue pour l'accompagnement des masses vocales. Les Allemands, qui, dans les siècles derniers, ont poussé l'orgue jusqu'à sa dernière perfection, ont été les premiers à le remplacer par l'orchestre pour les grandes exécutions musicales.

La composition de l'orgue, ses jeux si sensibles et si pleins d'effets divers, nuisent, soi-disant, par l'uniformité du son, à l'harmonie de la musique moderne, mais c'est manquer de jugement que de négliger un instrument d'un tel pouvoir et de lui refuser la première place. Beethoven, dans sa messe posthume, nous fait voir la véritable application de l'orgue aux masses vocales et instrumentales.

Nous trouvons dans ce chef d'œuvre, les conceptions grandioses de ce grand maître qui a su faire res sortir d'une façon toute nouvelle la puissance de cet instrument. Essayons de terminer par quelques détails sur les principaux organistes. Environ vers 1350, nous voyons apparaître l'aveugle Landino, étonnant organiste, couronné de lauriers par les mains du roi de Chypre, ainsi qu'on couronnait les poètes. Puis l'Allemand Bernhard, à qui on a attribué faussement l'invention de la pédale, mais qui se distingua tellement comme facteur, comme organiste, et de plus comme homme exemplaire, que la *Chronologia monasteriorum Germaniae* (p. 368) le qualifie ainsi: *Vicium pro-*

tantissimum artis musicæ, insigni pietate, multaque castimonia. Ces épithètes, et c'est bien le lieu de le remarquer ici, se rapportent aux qualités que les écrivains ecclésiastiques exigent dans un bon organiste: "*Organista bonis moribus præditus, "pulsandi artis peritus."* (*Præciæ ceremoniali ambrosiano. Andr. Costaldo, lib. I, tit. de Organo, p. 239.*) — *Voy. Gerbert, De Cantu, t. II, p. 196.* En même temps que Bernhard, brillait Squacciapupi, que l'on surnomma *Antonio degli organi*, et sur lequel Gerard Vossius s'exprime en ces termes: "*Anno 1430, Antonius Squacciapupus Florentinus tantopere musicæ arti excelluit, ut ex regionibus remotis advenirent ad eum conspiciens, dum, sônosque illius harmonicos audiendos. Eum tanti fecit senatus Florentinus ut ex more imaginem illius curavit ponendam prope valvas ecclesiæ cathedralis.*" (*De vitæ math. natura et consti.*; Amstelod., 1660, cap. 60, de *musicis latinis*, §. 14, p. 357.) Le renom que s'était acquis Squacciapupi sous Laurent-le-Magnifique devient, sous Cosme, l'apanage de Francisco Corteccia et d'Alessandro Striggio, gentilhomme mantouan, grands organistes et habiles compositeurs. Mais, au commencement du XVI^e siècle, la gloire de tous les organistes contemporains fut éclipsée par Paul Hofhainer ou Hofbamer, de Rastadt, organiste au service de Maximilien I^{er}, qui le fit chevalier de l'Eperon d'Or. On compte dans le même siècle les organistes J. Boucner à Constance, J. Kolter à Berne, Conrad à Spire, Schachinger à Padoue, Wolfgang dans la Pannonie, Eric Radesca di Foggia à Turin, Bindilla à Trévise, Vittoria à Bologne, Giulio Cesare Barbetta de Padoue, Francesco de Milan, qui s'éleva au-dessus de tous ses contemporains, Claudio de Corregio, Andrea de Canareggio, Vincenzo Bellavere, Paolo de Castello, Alexandre Milleville, qui suivit en Italie la duchesse Renée de France, sœur de Louis XII, et maître du célèbre Frescobaldi, Ercole Pasquini à Saint-Pierre du Vatican, Mathias de Rome, Annibal de Padoue, Giacchetto Baus, Giovanni Gabrieli, Giuseppe Guami, et Paolo Guisti à Saint-Marc de Venise, Girolamo Diruta, Ludovico Ludana, Francesco Bianciardi, Agostino Agazzari, et Girolamo Frescobaldi de Ferrare, qui la première qu'il joua à Saint-Pierre du Vatican, réunit un auditoire de trente mille personnes. Nous terminerons cette énumération par le nom de Michel Angelo Tonti de Rimini, fameux organiste de Santo-Rocco à Ripetta.

L'Allemagne nous a donné également des organistes célèbres, tels que la famille des Bach, laquelle l'Allemagne musicale doit une partie de sa gloire. Le chef de cette famille célèbre est: Wei Bach, né à Presbourg, les autres membres de cette famille sont:

• Christophe Bach, né en 1613 à Wechmar.

• Henri Bach, né en 1615 à Wechmar.

• Jean-Egide Bach, né en 1545 à Erfurt.

• George-Christophe Bach, né en 1642 à Eisenach.

• Jean-Ambroise et Jean-Christophe, frères ju-

meaux nés à Eisenach, en 1645; Jean-Ambroise, fut le père de l'immortel Jean-Sébastien Bach.

"Jean-Christophe Bach, né à Arnstadt en 1643, fut un compositeur, de premier ordre.

"Jean-Michel Bach, frère de Jean-Christophe, organiste de Sondershausen.

"Jean-Nicolas Bach, fils aîné de Jean-Christophe, né à Eisenach en 1669, organiste à Iéna.

"Jean-Bernard Bach, fils d'Egide, né à Erfurt en 1676, fut organiste de l'église Saint-Georges à Eisenach, où il mourut.

"Jean-Sébastien Bach, le plus grand de tous les Bach, et peut-être, dit M. Fétis, le plus grand de tous les musiciens de l'Allemagne, né à Eisenach le 21 mars 1685. On peut dire que tous les grands organistes se sont formés d'après ses œuvres depuis les fils et contemporains de Jean-Sébastien jusqu'aux organistes modernes dignes de ce nom, que nous allons citer plus loin.

"Guillaume-Friedmann Bach, fils aîné de Sébastien, né à Weimar en 1710, fut en même temps que juriconsulte et mathématicien, habile organiste de l'église de Sainte-Sophie de Dresde. Ce fut, après son père grand exécutant, le plus habile fuguiste et le plus savant musicien de l'Allemagne.

"Charles-Philippe-Emanuel Bach, deuxième fils de Sébastien, né à Weimar, en 1714

"Jean-Ernest Bach, né à Eisenach le 28 juin 1722, fut maître de chapelle du duc de Saxe-Weimar.

"Jean-Christophe-Frédéric Bach, neuvième fils de Sébastien, né à Leipsick en 1732.

"Jean-Christophe Bach, onzième fils de Sébastien né à Leipsick en 1735; se rendit en Italie et fut nommé organiste de la Cathédrale de Milan. De là, il se rendit à Londres.

"Mentionnons maintenant de Cécile Bach, épouse de Jean-Christophe, Jean-Elie Bach, Jean-Michel Bach, Jean-Guillaume Bach, A.-Wilhelm Bach, Oswald Bach, Jean-Georges Bach, et enfin Henri-Arnaud Bach, né en 1791, qui termine cette série de musiciens dont les uns ont illustré leur patrie par des talents extraordinaires, et dont les autres ont fixé sur eux les regards par la seule magie d'un nom illustre.

"Parmi les organistes et compositeurs célèbres d'Allemagne depuis Bach jusqu'aujourd'hui nous citons : Hænkel, Kirnberger, Froberger, Graun, Albrechtsberger, Hasse, Seeger, Bixi, Zach, Pietsch, Tellman, Künstedt, Eberlein, Knecht, Rembt, Hæssler, Stecher, G. Tag, Fuëks, l'abbé Vogler, G. Schneider, Rink, François et Joseph Antony, Schuidt, Felix-Mendelsohn Bartholdy.

"A la dynastie musicale de Bach, en Allemagne la France peut opposer la dynastie des Couperin. Cette famille était originaire de Chaume, en Brie, et se composait de trois frères, Louis, François et Charles Couperin. Mais il est nécessaire de dire un mot d'un autre organiste, André Champion de Chambonnière, dont les premiers Couperin furent les élèves, et que l'on peut considérer comme le chef d'une école qui s'est propagée jusqu'à Rameau. Car, dit M. Fétis, le caractère de la plupart des

ornements des pièces du premier se retrouve jusque dans celles de ce dernier. André Champion de Chambonnières était fils de Jacques Champion, et petit-fils de Thomas Champion, tous deux célèbres organistes sous le règne de Louis XIII. Chambonnières fut premier claveciniste de la chambre de Louis XIII. Ce fut lui qui produisit à Paris et à la cour, Louis, premier des Couperin.

"Louis dont nous venons de parler, né en 1730 vint fort jeune à Paris, et fut nommé organiste de Saint-Gervais et de la chapelle du roi. Louis XIII avait créé pour lui une place de dessus de viole dans sa musique.

"François Couperin, organiste de Saint-Gervais, depuis 1679 jusqu'en 1698, naquit à Chaume, en 1631, et devint un des meilleurs élèves de son parent Chambonnières. Il périt malheureusement à l'âge de 70 ans par une charrette qui le renversa.

"Suivant M. Fétis, le plain-chant est beaucoup mieux traité dans la musique de François Couperin qu'il ne l'a été depuis par des organistes plus renommés. J'oubliais de dire que François Couperin était sieur de Crouilly; il laissa deux enfants Louise, née à Paris, en 1674, excellente cantatrice et claveciniste, qui fut attachée pendant 30 ans à la musique du roi; et Nicolas Couperin, né à Paris, en 1680. Il fut pendant longtemps organiste de Saint-Gervais et mourut en 1784, à l'âge de 68 ans.

"Charles Couperin, troisième frère de Louis et de François né à Chaume, en 1632, succéda à son frère aîné dans la place d'organiste de Saint-Gervais. Il avait dit-on, pour son temps, un talent de premier ordre, et mourut en 1668; à l'âge de 37 ans, après avoir mis au monde Charles Couperin, surnommé le Grand, né à Paris en 1668, il fut élève d'un organiste nommé Tolin, et en 1696 il devint organiste de Saint-Gervais. En 1701, il fut nommé claveciniste de la chambre du roi et organiste de sa chapelle. Il mourut en 1733, laissant deux filles, toutes deux habiles sur l'orgue et sur le clavecin: l'une Marie-Anne, religieuse à l'abbaye de Maubuisson dont elle fut organiste; l'autre, Marguerite-Antoinette, claveciniste de la chambre du roi. Couperin-le-Grand, comme compositeur et comme exécutant, mérite d'être placé à la tête des organistes français.

"Son neveu à la mode de Bretagne, Armand-Louis Couperin, né à Paris le 11 janvier 1721, fut un faible compositeur, mais un exécutant des plus habiles. Il fut organiste du roi, de la Sainte-Chapelle, de Saint-Barthélemy, de Sainte-Marguerite et l'un des quatre organistes de Notre-Dame. Sa femme, fille d'un facteur de clavecins, nommée Blanchet, fut une claveciniste et organiste célèbre. Elle vivait encore en 1810, et joua à cette époque à la réception de l'orgue de Saint-Louis, à Versailles; elle avait alors 81 ans. Comme son aïeul François, Armand-Louis Couperin mourut de mort violente, en 1789, des suites d'un coup de pieds de cheval. Il eut trois enfants: Antoinette-Victoire, qui fut organiste de Saint-Gervais à l'âge de seize ans; Pierre-Louis Couperin, qui n'eut

pas d'autre instituteur que son père et sa mère, et qui partagea avec son père les places du roi, de Notre-Dame, de Saint-Gervais, et des Carmes-Billettes; il mourut fort jeune, en 1789; enfin Gervais-François Couperin qui vivait encore en 1815. Il ne fut guère qu'un compositeur et un organiste médiocre. En lui s'éteignirent la race et la gloire des Couperin. Toutefois, par respect pour le nom, on lui accorda sans peine les places d'organiste du roi, de la Sainte-Chapelle, de Saint-Gervais, de Saint-Jean, de Sainte-Marguerite, des Carmes-Billettes et de Saint-Méry. Nous croyons que c'est à Gervais-François Couperin qu'a succédé le plus habile de nos organistes français, M. Boely, naguère organiste de Saint-Germain l'Auxerrois et qui résume en lui, sous le double rapport de la composition et de l'exécution, la science et le talent de J.-S. Bach, de Hændel et de Couperin-le-Grand.

« Outre la famille Couperin, il y avait des organistes célèbres en France, tels que : Jean Titelouse, né à la fin du XVI^e siècle et mort vers 1680, qui fut chanoine et organiste de l'église cathédrale de Rouen. Ses pièces d'orgue sont très-remarquables. Titelouse a eu pour élèves deux autres organistes fort habiles : André Raison et Gigault. Jean-Louis Marchand, né à Lyon, en 1669, fut chevalier de l'ordre de Saint-Michel, organiste du roi à Versailles et de plusieurs églises de Paris. Il jouit de son vivant d'une immense réputation et eut la gloire, vers 1717, d'être vaincu par J.-S. Bach, dans une lutte sur le clavecin qui eut lieu à Dresde entre le compositeur allemand et lui. Il mourut en 1757. Louis-Claude Daquin, né à Paris, en 1694, fut organiste du roi, et concourut en 1727, avec l'illustre Rameau, pour obtenir la place d'organiste de Saint-Paul. Il eut la gloire de l'emporter de son rival. Daquin tint pendant 70 ans l'orgue de cette paroisse, car il n'avait que 8 ans lorsqu'il fut nommé titulaire.

« L'orgue de Saint-Sulpice fut touché par plusieurs organistes célèbres, tels que : Coppeau (1619-1669), Nivers (1669-1745), Clerambault (1745-1773), Luce (1773-1783), N. Sejan et Louis Sejan, son fils.

« Nicolas Sejan, né à Paris, en 1745, a été un des meilleurs organistes de la dernière moitié du XVIII^e siècle; il obtint, en 1760, l'orgue de Saint-André-des-Arts, il n'avait alors que quinze ans; il fut nommé, en 1772, un des quatre organistes de Notre-Dame, et en 1789, organiste de la chapelle du roi. Il mourut en mars 1819, après avoir perdu et recouvré ses emplois par suite de la Révolution et de la Restauration. Il fut chevalier de la Légion d'Honneur. Son fils Louis Sejan, né en 1786, succéda à son père dans les places d'organiste des Invalides, de Saint-Sulpice et de la chapelle du roi. Il fut chevalier de la Légion d'Honneur, et mourut, en 1849, à Passy.»

D'autres organistes s'étaient acquis une bonne renommée, tels que : Calvires, Fouquets, Balbates, Lebègue, Lagnerre, Lefébure-Wely père, Blain, Marigues. Depuis Rameau jusqu'à Beethoven

tous les grands artistes ont étudié l'orgue. Mozart, Haydn, Nicolo, Méhul, Grétry, Boïeldieu, avaient été organistes.

Nous citerons parmi les organistes célèbres qui vivent aujourd'hui; en Allemagne : Adolphe Hesse organiste à Breslau, Haupt et Commer à Berlin, Otto à Dresde, Weber à Collonge, Huls à Munster, Dr. Schlemmer à Francfort, Schneider à Dessau, Klein, en Belgique, Lemens premier organiste du roi. En Angleterre : Sir George Smart, organiste de la chapelle royale au palais de Saint-James, John Roberts à la chapelle royale de Whitehall, H. Fitzgerald à la chapelle royale de Hampton Court, John Goss organiste de la cathédrale de Saint-Paul à Londres, Frédérick Gunton, organiste de la cathédrale de Chester, Blackbourn à la chapelle de Surrey, Miss Elizabeth Mounsey, organiste à Saint-Peter, près Cornhill à Londres, White, organiste à Saint-Patrick à Dublin, A. Wilkinson, organiste de l'église catholique de St.-François-Xavier à Dublin.

En France : à Paris, M. Benoit, organiste de l'empereur, professeur d'orgue au conservatoire, Lefébure-Wely, à la Madeleine, Simon à Saint-Denis et à Notre-Dame-des-Victoires, Fessy, à Saint-Roch, Boely à Saint-Germain-l'Auxerrois-Danjou, ex-organiste de Notre-Dame et de Saint-Eustache, Polet, premier organiste de Notre-Dame de Paris, Cavallo à Saint-Vincent-de-Paul, Warkenthaler à Saint-Nicolas-des-Champs, Baptiste à Saint-Eustache, Aulanier à Saint Séverin. Et parmi les meilleurs organistes des départements : Triballier à Soissons, Vidor à Lyon, d'Aubigny à Poitiers, Pitchard au Puy, Duval à Reims, Minard à Nantes, de Monigny à Angoulême.

Parmi les compositeurs vivants traitant l'orgue d'une manière remarquable, nous citerons : MM. Neidermeyer, Ambroise Thomas, Bertini, Adolphe Adam, Neukomm. Nous comptons également quelques femmes parmi les organistes vivants. En France, Mlle. Dillon, ex-organiste de la cathédrale de Meaux, Mlle Charpentier, à l'église St-Pierre à Limoges, Mme Lecourt à Crespy, Mme Travezini à Chinon, Mme Blachette à Loudun, Mme Lévêque à Nemours, Mme Warkenthaler, femme de l'organiste de la cathédrale de Strasbourg en Angleterre : Miss Elisabeth Mounsey, organiste de la cathédrale de Chester, Miss Elisa Cooper à Saint-Stephen, Walbrood (Londres), Miss Esther Cope à Saint-Sauveur, Southwark (idem).

Fin.

INDISCRETIONS ET CONFIDENCES, D'UN MÉLOMANE.

A toutes les époques de notre histoire, la musique populaire, les airs improvisés par la foule, les joyeux refrains ont compté à Paris de nombreux

interprètes. Les chanteurs des rues s'étaient singulièrement multipliés à la fin du dernier siècle. Dans cette pléiade d'artistes, il y avait de piquantes physionomies, des figures originales, sur lesquelles les mémoires du temps ont publié de curieuses traditions. On a surtout gardé le souvenir de Fanchon la Vieilleuse, cette belle Savoyarde qui fit longtemps les délices de Paris.

A cette heureuse époque de la gaieté française, la brillante jeunesse de la capitale se réunissait tous les jeudis de la belle saison sur les boulevards, et remplissait en grande tenue le milieu du pavé. Sur les côtés se formait une double file de riches équipages et d'élégantes voitures, où l'on remarquait les dames du plus haut rang, les femmes célèbres dans l'aristocratie, les arts et la finance. C'était en un mot, le rendez-vous de la mode et du bon ton, un véritable Lonchamps hebdomadaire, où l'on passait en revue toutes les beautés du jour.

C'était surtout quand un mariage avait lieu parmi des personnes titrées, et que les nouveaux époux venaient étaler aux boulevards leurs livrées et les écussons de leurs familles, que la curiosité et l'empressement des promeneurs étaient excités. Il se formait alors un nombreux aréopage de jeunes élégants, qui prononçaient en dernier ressort sur la figure et le maintien de la nouvelle dame, évaluaient des diamants dont elle était surchargée, approuvaient ou blâmaient la coupe de sa robe, l'agencement de sa toilette.

C'est ordinairement au milieu de ce cercle que paraissait *Fanchon la Vieilleuse*, munie de couplets analogues au rang des nouveaux époux, qui payaient cette joyeuse interprète des plus célèbres chansonniers d'une bourse d'or, qu'elle recevait dans son tablier de mousseline d'Inde, ou bien qu'on lui faisait parvenir à sa demeure, située près de l'Arbre-Sec, chez un faïencier. C'était chez lui que se réunissaient les plus grands seigneurs, pour y boire du cidre et du vin de Champagne, et se livrer à tous les épanchements de la gaieté française.

L'élite des gentilshommes, des beaux esprits et des chansonniers, se réunissait chez la belle Savoyarde ; il y avait là Vadé, Collé, Panard, dont l'association forma ce Caveau si renommé, ces réunions bachiques où l'étiquette et les grandeurs disparaissaient sous de gais refrains. Fanchon les accompagnait sur sa vielle avec un talent inimitable, et ornait sa mémoire des plus ingénieuses productions, dont elle faisait ensuite son profit sur les boulevards.

La vogue qui s'attachait à son nom augmentait sa fortune au point qu'elle devint propriétaire de l'hôtel qu'elle habitait, et parvint à placer une somme très-considérable chez un notaire. Fanchon possédait au suprême degré les qualités du cœur. Bien souvent on la surprit donnant d'une main ce qu'elle recevait de l'autre. On citait

d'elle mille traits de bonté qui la rendaient populaire. C'est un de ces traits que nous allons raconter.

Comme nous l'avons déjà dit, Fanchon avait coutume d'aller tous les soirs au boulevard des petits théâtres répéter les chansons des plus habiles faiseurs, dont elle distribuait le livret imprimé, qu'elle portait dans un sac richement brodé, placé sur le côté parallèle à celui où sa vielle était appuyée. Elle aimait souvent à s'arrêter devant un magasin d'épicerie, dont le chef avait une figure ouverte et riante, et auquel Fanchon adressait de joyeux lazzi. La conversation était toujours terminée par un des plus jolis airs de la vieilleuse, qui recevait humblement une petite pièce de monnaie avec laquelle on croyait la payer généreusement.

Un jour la belle Savoyarde s'arrêta en vain devant la boutique du marchand épicier. Il ne paraît point à sa voix, qu'il avait tant de plaisir à entendre. Fanchon croit même remarquer de la tristesse empreinte sur la figure des garçons du magasin. Elle prend des informations, et découvre le motif de l'absence du maître. Ce brave homme dont on avait trahi la confiance, se trouvait dans l'impossibilité de remplir les obligations qu'il avait contractées envers ses fournisseurs.

Le lendemain matin, le notaire de Fanchon se présente chez le marchand, et lui parle en ces termes :

Une personne, qui désire rester inconnue, a été informée de votre position : et comme sa fortune lui permet de venir parfois en aide aux honnêtes gens, elle n'a pas voulu vous laisser dans l'embaras. Elle m'a chargé de mettre à votre disposition une somme de trente mille francs pour payer vos dettes. Il est bien entendu qu'on vous accorde pour le remboursement tout le temps que vous demanderez.

Le négociant, tout ébahi de cette bonne fortune signa trois billets à diverses échéances, et exprima, chaleureusement ses regrets de ne pouvoir remercier le bienfaiteur anonyme, dont le procédé si généreux et si délicat le préservait d'une ruine complète.

Il remplit ses engagements avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ce singulier incident avait excité vivement sa curiosité. Mais pendant une année entière il chercha vainement le mot de l'énigme. Une indiscretion du notaire ou tout autre circonstance lui révélèrent enfin la vérité.

Un jour que Fanchon chantait sur le boulevard du Temple ses couplets favoris, le marchand feudi la foule des auditeurs, et, d'une voix émue, lui exprima publiquement sa reconnaissance. La jolie chanteuse fut l'objet d'une véritable ovation.

(L'art musical.)

UN SOUVENIR DE GLUCK.

Reproduit de l'Echo de la France.

Quand Saint Dominique institua le Rosaire, toute son ambition était de donner aux enfants pauvres et ignorants du bon Dieu un moyen facile de suppléer à la récitation du psautier. Mais son humilité fut trompée. Bien des hommes illustres ne crurent pas indigne d'eux de s'unir de cœur et de bouche aux brebis ignorées du troupeau de Jésus-Christ. Dans la liste des dévots du Rosaire, on rencontre des noms de papes, de cardinaux, d'évêques, d'empereurs, de rois, de savants, d'artistes, et aussi celui du compositeur Gluck. C'était un homme richement doué, qui dut sa gloire à son talent ; et, il faut bien l'avouer cette gloire d'un des grands réformateurs de la musique fut une gloire presque toute mondaine.

Les biographes du grand homme se sont complus dans l'énumération des grâces faites à son génie. Fils d'une noble famille du Haut-Palatinat, Christophe Gluck ne dut pas avoir à lutter contre ces difficultés de l'éducation première, si pénible pour les enfants dans le cerveau desquels l'intelligence bouillonne, et qui, avides de savoir, ne trouvent qu'à grand-peine des aliments à leur faim. Ces souffrances sont-elles un obstacle au développement du génie ? Nous ne le croyons pas : par cela seul que ce sont des souffrances, elles ont leur effet salutaire ; mais la nature ne peut s'empêcher de mettre au nombre des faveurs l'exemption de la lutte et de la douleur.

Plus tard, disent encore les biographes, le talent du jeune musicien alla s'inspirer des beautés de l'harmonieuse Italie et se perfectionner sous la direction de celui qu'on appelait alors le grand maître : San-Martini.

Nous n'accompagnerons pas les historiens dans le récit de ses triomphes. Nous ne suivrons pas, au bruit des applaudissements, les représentations de ses ouvrages. Disons seulement encore qu'un jour, devenu maître à son tour, Gluck eut pour élève la reine de France

Mais, parmi toutes ces faveurs, une faveur lui fut accordée, sur laquelle beaucoup ont pris moins de soin de s'arrêter, parce que sans doute ils l'ont moins comprise. Pour nous, c'est celle-là que nous apprécions entre toutes, parce que nous savons ce qu'elle vaut : deux fois dans sa vie, Gluck rencontra la parole et l'influence bénie d'un moine.

Il était encore enfant. Un moine lut dans ses yeux son génie et lui prédit sa future gloire. Quelques-uns ont ironiquement nié cette divination. Mais elle ne me surprend pas : il n'est tel que ceux qui s'oublient et qui s'immolent, pour s'occuper de la vie des autres et voir clair dans leur destinée. Leur vie, à eux, les occupe si peu ! et le sacrifice de

soi-même laisse tant de place libre dans l'esprit et dans le cœur !

Une autre fois, — c'était également dans son enfance, — Gluck eut encore le même bonheur ; et même le bonheur fut plus grand, car celui qui avait deviné son génie n'avait fait que lui révéler ce qu'il serait un jour, sans influer sur son développement, tandis que celui-ci allait introduire dans sa vie un élément nouveau et immortel. — Sans doute, héritier, au XVIII^e siècle, de ses ancêtres du moyen âge, ce moine artiste lui révéla quelque grand secret, resté enseveli dans quelque vieux cloître ? — Point de tout : il lui apprit simplement.... à réciter son Rosaire.

Un jour, le petit Gluck avait chanté. Sa voix fraîche et pure avait tremblé sur les saintes paroles, comme tremblent les perles de la rosée sur la feuille des arbres ; son âme innocente avait passé tout entière dans la mélodie sacrée, et le bon moine, qui s'y connaissait avait été ému jusqu'aux larmes. Au sortir de l'office, il s'approche du petit virtuose, et, passant ses doigts vénérables dans les boucles de sa blonde chevelure : " Mon fils, lui dit-il, je me sens pris d'amitié pour toi. D'ordinaire, lorsqu'on aime un enfant, on se plaît à lui faire quelque petit présent par lequel on soit rappelé à son souvenir : moi, je n'ai rien au monde, grâces en soit rendues à mon Dieu ! Dans ma pauvreté, je puis te faire un don pourtant, à la condition que tu consentiras à l'accepter pour toujours..." Le petit Gluck tendit la main, et son nouvel ami y déposa un Rosaire. Il apprit à l'enfant l'art de joindre à la prière du Seigneur et à celle de l'ange, la méditation qui rend le Rosaire vraiment fécond.

Qu'était ce moine ? Comment s'appelait-il ? Nous ne saurions le dire. Mais ce que nous savons, c'est que, à lui aussi, Dieu avait donné la pénétration qui naît du sacrifice, pénétration qui peut être s'ignorait elle-même, mais qu'on eut pu croire prophétique.

Pressentait-il que l'enfant serait un jour artiste ? que les joies de l'artiste ne sont pas toujours pures ? et voulait-il les sanctifier au contact journalier des joies immaculées ?

Avait-il entrevu ces jours de désillusionnement, rendus encore plus amers par le contraste des triomphes passés ; ces jours où l'attrait de la nouveauté porterait les applaudissements ailleurs, et où la royale élève du vieux maître, alors que la continuation de sa sympathie eût suffi à arrêter la désertion des louanges, serait des premières à l'oublier ? Ou du moins avait-il compris combien les enfantements du génie déchirent l'âme, et voulait-il la fortifier par la contemplation des divines douleurs ?

Avait-il songé, enfin, que celui qui vit au milieu de plantes embaumées ne sent pas tourner sa tête au parfum d'une pauvre petite fleur, — et que pour celui qui s'est accoutumé à respirer les gloires célestes, les

gloires humaines n'ont plus de quoi enivrer ?

Joies, douleurs, gloires ! mystères du Rosaire ! mystères de la vie ! en vous donnant à l'enfant qu'il aimait, le pauvre moine lui avait tout donné !

Et l'enfant promit, et il fut fidèle. Le jeune homme eut l'âme assez grande pour ne pas renier les engagements de l'enfant. On dit qu'aux jours de ses plus beaux triomphes, il trouvait moyen de quitter un instant les royales soirées de Versailles, et qu'appuyé sur le socle d'une de ces statues plus que profanes qui décorent les avenues du parc, il aimait à répéter, dans l'ombre et le silence, les chastes paroles que l'ange adressait jadis à la Reine des vierges. Lorsque ces jours de la jeunesse qui rendent trop d'hommes ingrats envers les pieux souvenirs de l'enfance furent écoulés, il n'y eut plus à craindre que l'artiste devint infidèle à la mémoire de son saint ami : il connaissait trop la vie de ce monde pour ne pas être heureux de se retremper aux pensées d'un monde meilleur.

Un jour il donnait un concert à Vienne. Il avait quitté la salle depuis quelque temps. On ne s'en étonnait pas : on supposait que les émotions du triomphe l'avaient obligé de respirer un instant. Cependant l'absence se prolongeait outre mesure ; les exécutants ne pouvaient plus se passer du maître. On se mit à sa recherche, et, dans le parc, on le trouva sans connaissance, étendu au pied d'un arbre. tenant dans sa main un Rosaire . .

Gluck ne se releva pas de ce coup terrible ; et le dernier acte qui honora sa vie fut l'acte d'un serviteur de Marie.

Et beaucoup disent :—Heureux Gluck, d'être mort après avoir revu sa patrie ! Heureux d'être mort dans les enivrements de l'art qui fut sa gloire ! Heureux d'être mort, après tant de triomphes, au milieu d'un triomphe encore ! . .

Et nous, nous dirons simplement :—Heureux Gluck, d'avoir eu dans sa vie l'am. ié d'un moine ! Heureux d'être resté fidèle à cette amitié sacrée ! Heureux d'être mort en priant !

PIERRE ROSENKRANZ.

L'HABIT NOIR.

D'UN HOMME DE GÉNIE.

Vers la fin du siècle dernier, s'élevait dans l'ombre un jeune talent qui devait étaler bientôt une riche moisson de fleurs. Inconnu aux juges de l'époque, ce virtuose, à son aurore, n'avait encore d'écho que dans le cœur de son vieux maître, modeste exécutant de l'Opéra Comique. Mais aussi Adrien était tout pour lui, il était sûr de son succès. Il ne s'agissait que de le produire. Une occasion se présente enfin, Adrien est admis à faire entendre ses essais dans une

représentation extraordinaire. Il en reçoit la nouvelle avec joie, reconnaissance et terreur . . .

Terreur ? . . . Doutait-il de ses forces ? Non, Dieu merci ; il se voyait, s'appréciait, il espérait faire entrer sa conviction dans le public. Qu'avait-il donc ! ou plutôt que n'avait-il pas ?

— Un habit noir !

Ou prendrons-nous un habit noir ! Tel fut le cri spontané des deux amis. Et cependant le maître possédait un habit noir. Beau morceau, ma foi, bien coïssu, bien décati, étoffe d'un luisant admirable, juste au-corps fait et fourni pour une fête patriotique, emplette datant d'un des innombrables chants de victoire qui résonnaient en ces temps. Mais le contrebassier, tant dévoué qu'il fut à la gloire de son Adrien, était dominé de plus haut et plus fortement par le démon de la propriété. Voir son habit noir, cet habit qu'il entourait de soins, d'affection et de camphre, passer, fut-ce pour quelques heures, sur un dos étranger, ah ! cette idée déchirait son cœur de propriétaire.

L'amour de l'art l'emporta, il offrit l'habit noir. Adrien accepta l'habit noir, l'habit noir mesuré sur la rotondité de M. Prudhomme ! L'amour de l'art l'emporta encore.

A sept heures du soir, le contrebassier, Adrien et l'habit noir étaient au théâtre. Mais en route, mais la dernière scène, quelle sollicitude, que d'angoisses pour son élève et son habit ? Passant alternativement des conseils sur le doigté aux avis sur la tenue. Il lui posait la main sur le clavier, et l'empêchait de s'accoter contre les portans des coulisses ; il lui traçait la marche à suivre pour éviter la monotonie dans l'exécution, et la chute des quinquets sur ses manches. D'une main il étudiait la justesse des accords de chaque touche, de l'autre, il promenait une brosse de poche sur le dos ou le coude du froc bien aimé.

Pan ! pan ! pan ! les trois coups inexorables ont retenti. A l'orchestre messieurs ! tel est le cri qui résonne dans les foyers, et le digne professeur est obligé de descendre, en laissant pour la première fois à eux-mêmes et son élève et son habit.

Les concerts alors ne se donnaient pas comme aujourd'hui sur la scène ; ils exécutaient au-devant de théâtre, le rideau restant baissé. Force était donc aux exécutants de se glisser entre la toile et le manteau d'Ariéquin. Quand vint le tour d'Adrien, il essaya de passer ; mais, un peu embarrassé par cette opération toute nouvelle pour lui, il mit quelques instans à franchir le dangereux défilé. Le contrebassier vit alors ce qu'il avait de plus cher aux prises avec la corde graisseuse du machiniste ; il n'y tint plus, et, du haut de son pupitre, s'écria d'une voix déchirante : Adrien, prends garde à mon habit !

Je ne chercherai pas à décrire la presque conclu-

sion du jeune homme ; mais je m'empresserai de dire que, décontenancé quelques instants, son génie reprit le dessus, l'homme de pensée triompha de l'homme vulgaire. Adrien obtint son premier succès.

Le spectacle fini, encors couvert d'une noble rougeur, assourdi et enivré des bravos du public, il fut conduit par le directeur auprès du prince Auguste de Talleyrand, qui avait témoigné le désir de le connaître. Après les éloges d'usage, le prince de Talleyrand lui dit avec bonté : — Mon jeune ami vous êtes prié de vous présenter à mon caissier, qui, vous comptera la somme de cinq cents francs destinés à faire l'emplette d'un habit noir.

L'anecdote était montée jusqu'à l'avant-scène, occupée par M. Auguste de Talleyrand.

Trente-trois ans après cette aventure par une belle soirée de mai, dans une des plus agréables maisons de la ville d'Hyères, sur une terrasse dont les flots de la Méditerranée baignent le pied, M. le prince de Talleyrand, affaibli par les années, racontait l'anecdote du jeune Adrien à quelques artistes réunis, et plaignait d'avoir négligé ce jeune talent, au point que depuis il n'en avait plus entendu parler. Tout-à-coup, un homme pâle, aux traits affaiblis par la souffrance, se lève et dit au prince, qui ne l'avait pas encore aperçu au milieu du groupe — Monsieur, cet Adrien, c'est moi.

— Vous !

— Moi-même... Adrien Boyeldieu...

Et les larmes du mourant se mêlèrent à celles du vieillard. Ils promirent de se revoir sans cesse.

Et depuis quatre mois Boyeldieu repose dans l'enceinte du Père-Lachaise, non loin de son protecteur.

(Revue des Théâtres.)

POÉSIE.

L'ORGUE.

Le temple se taisait d'un silence sublime ;
Tout le peuple à genoux et les yeux vers l'autel,
Attendant que le prêtre immolât pour victime.

Le fils de l'Éternel.

Alors, sous les arceaux de la voûte gothique,
L'orgue élève la voix comme un chantre des cieux,
Comme un ange cherchant sur sa harpe angélique
Un hymne harmonieux.

Le son se perd au loin, comme un vague murmure
Il renaît, il expire : on dirait le doux bruit
D'un ruisseau qui gazouille un chant de la nature
Dans le calme des nuits.

Parfois il semble avoir l'orage de nos âmes
Dans les jours de détresse, et sur les murs noircis
Il se brise en éclats, ainsi qu'en mer des lames
Sur des rochers assis.

Qu bien ce sont des pleurs qu'il verse sous la voûte,
De noirs gémissements, des soupirs, des sanglots. On dirait qu'il est triste et se plaint, et l'on doute
Entre l'orgue et les flots.

Il en a les accents ; alors que sur la rive
Chacun d'eux en écume expire en gémissant.
Il adoucit aussi cette voix si plaintive,
D'elle nous caressant.

Il nous berce, il nous charme, il nous ravit de terre.
Pour nous porter bien haute dans un monde idéal
Où l'homme n'est plus l'homme et sent de la matière
Fuir le manteau glacial.

Un orgue. Oh ! c'est la voix, les transports, le génie
De ces piliers massifs, témoins de noir granit ;
C'est l'écho de ce temple, et sa vague harmonie
Fait le cœur interdit.

Il nous dit : d'adorer, de rêver en extase,
De venir aux autels courber notre genou,
Il verse dans nos cœurs, ainsi que dans un vase,
Les amours les plus doux.

Lorsque l'orgue s'est tu, notre âme écoute encore
Comme un écho lointain de cet hymne effacé,
C'est qu'un accent bien pur de ce chant qu'on adore
En notre âme est passé.

C. HARIET.

SUSPENSION DE LA PUBLICATION DU CANADA MUSICAL.

Nous regrettons vivement d'annoncer aujourd'hui à nos bienveillants lecteurs la suspension temporaire de la publication du *Canada Musical*. Le surcroît de travail qui nous est imposé par l'établissement récent de notre nouveau magasin de musique—No. 130 Grande Rue St. Jacques, ne nous laisse plus, pour le moment du moins, le loisir nécessaire pour veiller comme il le faudrait à la rédaction, de notre journal.

Nous remercions très-cordialement ceux de nos abonnés qui nous ont encouragé par leurs sympathies et aidé par leurs souscriptions,—et nous espérons que les retardataires ne tarderont pas d'avantage à nous satisfaire. Il reste encore de dû à notre imprimeur une somme assez ronde, pour la liquidation de laquelle nous comptons sur la prompte bienveillance de nos abonnés en retard. Nous avons rempli de notre mieux nos engagements vis-à-vis du public musical, et nous croyons qu'en repassant la table alphabétique du contenu de ce premier Volume (qui se trouve sur la dernière page de ce numéro), on conviendra avoir amplement reçu—tant en excellente matière musicale qu'en prime la valeur du modique abonnement que nous avons fixé.

Nous saisissons avec bonheur la première occasion favorable de reprendre notre publication suspendue, et nous espérons que notre bonne volonté passée, en dépit des obstacles qui ne nous ont pas fait défaut, nous assurera une longue liste d'anciens comme de nouveaux abonnés.

**Calendrier Mensuel et guide des Organistes et Chantres pour les Offices
des Dimanches et Fêtes.**

Consacre au St. cœur de Marie. AOUT. Ce mois à 31 jours.

Août, ancien *Sextiles* (6me.) des Romains, appelé *Augustus*, en mémoire de l'Empereur,

J. M.	J. S.	Fêtes Religieuses.	ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.
1	J	Oct. de St. Jacques.	Arrivée des premières Religieuses Ursulines et Hospitalières, à Québec.
2	V	St. Alph. de Lig.	Mort de Park, Oboïste célèbre, 1829. [1639.
3	S	Inv. de St. Etienne.	Première représentation du <i>Guillaume Tell</i> de Rossini, à Paris, 1829.
4 D. St. Dominique. Double-majeur. Messe des Doubles-majeur 1 ^{re} s. Vêpres du suivant. Hymne: <i>Ave maris stella</i> . Mémoire de St. Dominique et du VIII Dimanche après la Pentecôte.			
5	L	N. D. des neiges.	Mort de Sébastien Erard, 1831.
6	M	Transfig. de N. S.	Naissance de Fénelon, 1651.
7	M	St. Cajetan.	Mort de Schelbe, 1837.
8	J	St. Cyriaque.	Réhabilitation des juges Vallières, Panet et Bedard, 1840.
9	V	St. Pierre aux liens.	H. Cramahé prend l'administration du gouvernement, 1770.
10	S	St. Laurent.	Naissance du Dr. Samuel Arnold, 1740.
11 D. IX après la Pentecôte. Semi-double. Messe des Dimanches de l'annee 1 ^{re} s. Vêpres du suivant. Hymne: <i>Jesu, corona virginum</i> . Mémoires du IX Dimanche après la Pentecôte et de l'Octave.			
12	L	Ste. Claire.	(le 11) Mort de Michel Haydn, frère de Joseph Haydn; 1806.
13	M	St. Hyppolite.	Louis XVI au Temple, 1792. [1787.
14	M	St. Eusèbe.	Arrivée du prince Guillaume Henri (plus tard Henri IV) en Canada.
15	J	L'ASSOMPTION.	Jubilé publié à Québec sous l'aut. de l'Archevêque de Rouen, 1653.
16	V	St. Roch.	Grande fête musicale à Erfurt en honneur de Napoléon I, 1811.
17	S	St. Mammée.	Mort de Edouard Bromfield fils, constructeur du premier orgue fabriqué en Amérique, 1746.
18 D. Sol. de l'Assomption de la B.V.M. 1 ^{re} Classe, avec Octave. Messe Royale. 2 ^{des} Vêpres de l'Assomption. Hymne: <i>Ave, maris stella</i> . Mémoires de St. Joachim, de St. Hyacinthe et du X Dimanche après la Pentecôte.			
19	L	St. Hyacinthe.	Départ de Jenny Lind de Liverpool pour l'Amérique à bord la vapeur
20	M	St. Bernard.	(le 19) Mort de Righini, 1812. [Atlantique, 1850.
21	M	Ste. J. F. de Chan.	Massacre en Irlande, 1640.
22	J	St. Symphorien.	Handel entreprend la Composition du <i>Messie</i> , 1741.
23	V	St. Philippe de B.	Mort du célèbre violoniste Lafont, 1839.
24	S	St. Barthélemi, A.	Arrivée du prince de Galles à Montréal, 1860.
25. D. St. Cœur de Marie. Double-majeur. Messe des Doubles-Majeurs. 2 ^{des} Vêpres du St. Cœur de Marie. Hymne: <i>Ave, maris stella</i> . Mémoires du XI Dimanche après la Pentecôte, de St. Nazaire et de St. Zéphirin.			
26	L	St. Nazaire.	Naissance du prince Albert, 1819.
27	M	St. Joseph Calasanc	Naissance de Parodi, 1827. Mort du Dr. Croft, 1727. [Galles, 1860.
28	M	St. Augustin.	Exécution de la <i>Cantate</i> de Sabatier à Montréal, en présence du prince de
29	J	Décol. de St. J. B.	(le 28) Handel termine la première partie du <i>Messie</i> , 1741.
30	V	Ste. Rose de Lima.	(le 27) Révolte en Belgique, 1837.
31	S	St. Raymond Non.	Memb. J. Le Maître est tué par les Iroquois, 1661.

**CONSEILS DE ROBERT SCHUMANN
AUX JEUNES MUSICIENS,**

TRADUITS PAR L'ABBE FRANCOIS LISZT.

(Suite et Fin.)

— Ne négligez pas l'étude de la vie, aussi bien que celle des autres arts et sciences.

— Les lois de la morale régissent l'art.

— Vous vous élevez toujours plus haut par le travail et la persévérance.

— Avec une livre de fer, qui coûte quelques sous, on fabrique des milliers de ressorts de montre dont la valeur est mille fois centuple de celle du fer. Employez avec fruit la livre que vous avez reçue du Ciel.

— Rien de grand ne s'accomplit dans l'art sans enthousiasme.

— L'art n'est point là pour procurer la richesse. Soyez un noble artiste et le reste vous sera donné par dessus le marché.

— Vous ne comprendrez l'esprit que quand vous serez maître de la forme.

— Peut-être le génie est-il seul à comprendre entièrement le génie.

— Quelqu'un soutenait qu'un bon musicien devait pouvoir, à la première audition d'un morceau d'orchestre, quelque compliqué qu'il soit, en voir en quelque sorte la partition devant les yeux de son esprit. C'est la plus grande perfection que l'on puisse imaginer.

— On n'en a jamais fini d'apprendre.

Fin.

**NOUVELLES PUBLICATIONS MUSI-
CALES CHOISIES.**

LE TROT DU CAVALIER.

Caprice Martial.

Spindler 75 cts.

(Ce charmant morceau est aussi arrangé pour 4 mains : prix \$1.00.)

LA BERCEUSE DE REBER,

telle qu'exécutée par Prume,

Transcrite pour piano 50 cts.

O MA CHERE STYRIE.

Mélodie ravissante et facile.

Egghard 65 cts.

**PADDLE YOUR OWN CANOE
WALTZ.**

Depuis quelques jours seulement, plusieurs centaines

de copies de cette composition populaire ont été

écoulées : 30 cts.

FLURS DE MAI.

Petit morceau de salon.

Krug 60 cts.

ILMA GALOP.

Très gai, pas difficile 30 cts.

ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE, CARTES D'AFFAIRES, ETC.

FRANCOIS BENOIT.
Directeur des Orphéonistes,
Rue Ste. Marie, 510.

JEAN BRAUNEIS,
Professeur de Musique,
2, Place Jamaica,
Rue des Allemands, 37.

JAMES P. CRAIG,
Facteur de Pianos brevetés,
Rue St. Laurent, 122 et 124.

GAETANO DeANGELIS,
Professeur de chant,
Avenue de l'Union, 28.

JOSEPH A. FOWLER,
Professeur de Piano,
Rue Montcalm, 139.

ERNEST GAGNON,
Organiste de la Cathédrale,
Rue Couillard, 14, Québec.

GUSTAVE GAGNON,
Organiste de l'Eglise St. Jean,
Rue Couillard, 14, Québec.

JULES HONE,
Prof. de Violon, Harmonie
Contre-point,
Rue Lagauchetière, No. 527

J. BTE. LABELLE,
Organiste de l'Eglise Paroissiale,
Rue Notre Dame, 247,

LAURENT, LAFORCE & CIE.
Import. de Pianos et de musique,
Rue Notre Dame, 233.

AUG. LAVALLEE,
Réparateur d'instruments,
Côte St. Lambert, 32

PAUL LETONDAL,
Professeur de Musique,
Rue Lagauchetière, 378.

GEORGES MAILLOUX,
Professeur de Piano,
Rue St. Constant, 47.

SALOMON MAZURETTE,
Professeur de Piano,
Rue St. Laurent, 232.

LOUIS MITCHELL,
Facteur d'Orgues.
Rue St. Antoine, No. 106.

RICHARD RENAUD.
Directeur de musique d'orchestre,
Carré Chaboillez, No. 10.

MOISE SAUCIER,
Professeur de Musique,
Rue des Allemands, No. 41.

HENRI GAUTHIER,
Professeur de Musique,
Rue Dorchester, No. 414.

Dans l'intérêt de l'art musical, la rédaction du *Canada Musical* informe respectueusement M.M. les Curés et autres intéressés qu'elle publiera volontiers et *gratis* toutes annonces relatives à des situations vacantes d'Organistes, de Chantres ou de Directeurs de chœurs. On se charge aussi de recommander d'habiles professeurs de musique aux familles et aux Directeurs d'écoles ou d'institutions qui en auraient besoin.

Les plus récentes publications musicales sont :

La clochette d'argent,	Prix . 60 cts.
Christabel,	40 cts
Amorosa,	60 cts
La pluie de corail,	60 cts.
Cécilia,	30 cts.
Maiden's love,	60 cts.
La voix du ciel,	75 cts.
Lætitia.	35 cts.

Les morceaux de danse de la saison sont :

Orphee aux enfers Quadrille,	40 cts.
Hippocrate Quadrille,	50 cts.
Jolly Dogs Galop,	30 cts.
Queen of Hearts Polka,	35 cts.

Les romances favorites sont :

Qu'a voulez vous aller	50 cts.
Mes Trois Cousins,	25 cts
Si vous n'avez rien à me dire,	35 cts.
Le jugement du diable,	30 cts.
Pourquoi garder ton cœur,	35 cts.

TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES.

VOLUME I.

- A** Abonnés au Canada Musical, liste d' 47, 61, [78, 101, 133, 157, 173.]
Adresses des professeurs de musique, etc. 16
32, 48, 64, 80, 96, 112, 128, 144, 160, 176, 191.
Anciens usages dans la Cathédrale de Rouen 77
Anecdotes musicales..... 45, 181.
Artistes Canadiens aux Etats-Unis. 36, 120.
Artistes en voyage 28.
Aventures d'un Artiste 38.
Avis à nos abonnés..... 21, 57.
- B** Beaux arts en Canada, les..... 33, 49.
Bibliographie Canadienne 10, 28.
Biographie de Camillo Sivori:..... 138, 154.
do Gaetano Donizetti... 161, 177.
do G. Rossini... 70, 90, 102, 118.
do Giuseppe Verdi ... 11, 29, 43.
do Messire J. J. Perreault... 17.
Bulletin musical de l'étranger..... 41, 76.
Bulletin religieux..... 7, 28.
- C** Calendrier mensuel... 15, 31, 46, 63, 79, 95, 111, 127, 143, 153, 175, 189.
Causeries Parisiennes..... 24.
Changements et nominations 10, 24, 41.
Chronique des Etats-Unis 11, 26.
Chronique étrangère..... 14.
Concert à Cannes, un 121.
Concerts particuliers à Paris..... 108.
Conseils aux jeunes musiciens. 8, 29, 43, 62, 94, 107, 126, 142, 158, 174, 190.
Correspondance de Montréal..... 89.
do Paris..... 6, 120.
do Québec. 6, 26, 37, 68, 107, 133, 142, 156, 165.
Couvent de la Présentation, St. Hyacinthe 20
do Ste. Croix, St. Laurent..... 84.
do du St. Nom de Marie, Hochel. 56.
- D** Décès..... 25.
Description générale de l'orgue, 122, 134, 150, 170, 182.
Désert de Félicien David, le..... 24, 126.
Ducharme, Dominique, Extrait de lettre de 69. [86, 106]
- E** Enseignement du piano, de l' 9, 27, 42, 59, 74,
Expedition de musique par la poste... 25.
Exposé..... 1.
Exposition Universelle de Paris... 136, 156.
- F** Faits divers..... 105, 125, 137, 157.
Fête à Nicolet 88.
- G** Gluck et le rosaire..... 187.
Gluck et Méhul..... 66, 81, 97.
- Grand Concert Ducharme 121.
Grand Concert Opératique..... 92, 93.
- H** Habit noir, l'..... 186.
- I** Infortunes nocturnes d'un Violoncelliste. 51.
- J** Jeunesse d'Haydn, la..... 4, 21, 34, 53.
- L** Lettre de Boieldieu, une..... 172.
- M** Mariage..... 25.
Mouvement musical à l'étranger..... 104.
Mozart et l'accordeur. 109, 116, 140, 148, 166.
Musique chez l'impératrice Josephine... 173.
- N** Noël..... 58.
Nos abonnés retardataires, à..... 152.
Nouveau catalogue de musique..... 168.
Nouveau magasin de musique..... 153.
Nouvelles orgues..... 121.
Nouvelles publications musicales. 10, 25, 101, 158.
- O** Orgue du Collège de Nicolet..... 25, 84.
- P** Perreault, Feu Messire J. J..... 6, 17.
Petite revue..... 153.
Picard, Concert de Madame..... 20.
Poésie: Pensez-y..... 8.
do Pain de l'esprit, le..... 23.
do Défaite des Anglais à Carillon. 40,
do Les cordes et l'archet..... 69.
do Le petit menteur..... 94.
do L'Orgue..... 188.
Première Exécution du Stabat Mater de Rossini..... 113, 129, 145.
Premier Janvier, 1867, le..... 65.
Prétendue élève de Henri Herz, une... 132.
Prose de Pâques, la..... 124.
Prûme, M. F. Jehin..... 141.
- Q** Question du jour, la..... 61.
- R** Recommandations aux maîtres de chapelle, chantres et organistes..... 31.
Remerciements à la presse..... 21.
- S** Saucier, M. Moïse..... 20, 153.
Singularité..... 101.
Société numismatique et archéologique de Montréal..... 14.
Sonate de Beethoven, une..... 72.
Ste. Cécile à Québec, la fête de..... 62.
- T** Table alphabétique des matières..... 192.
- V** Variétés..... 57.
Variétés anecdotiques..... 89.